

ÉDITORIAL

Éducation et génome

L'éditorial de Michel Violet *Génome et éducation* du dernier numéro des Actes de Lecture (n°76, déc. 01, pp.3-5) aborde un sujet qui, s'il n'est pas nouveau, devient en ce début de siècle de plus en plus omniprésent et objet de préoccupation.

Il m'a « interpellé » comme on dit, il est de ceux qu'on « attaque » par tous les bouts, qu'on relit par morceaux (l'écrit, à l'inverse de l'oral, permet ça...) et qui, au total, vous donne sérieusement à penser... Lisez... (pardon... relisez) l'article de Michel Violet.

● **Scientisme et science.**

À la première lecture j'ai d'abord été un peu agacé par les premiers paragraphes. Je trouvais que ça démarrait mal. Ce parti-pris de promettre... et réduire d'entrée de jeu la science et les recherches scientifiques en général à des craintes et désillusions (en se référant au scientisme du début du XX^e siècle) me semble en effet toujours un peu suspect.

Car enfin, s'il est hélas exact que toutes les dérives décrites sont bien une réalité, faut-il pour autant occulter les bénéfices généraux de ces recherches, en termes d'allongement considérable de l'espérance de vie ou simplement d'amélioration des conditions d'existence ?

S'agissant plus particulièrement des recherches concernant le génome, cette méfiance devrait-elle conduire à les interdire ? Là aussi, il y a des risques de dérives... car qui va décider de ce sur quoi doivent porter les recherches ? En ces temps d'obscurantisme (re)naissant, des Talibans à Bush, où l'on tente de faire revivre la dichotomie entre le bien et le mal, les bons et les mauvais, le dieu et le diable... il convient sans doute d'être vigilant...

Le XXI^e siècle devrait voir le « retour du religieux » avait prédit Malraux, paraît-il... Si cette prédiction se révèle exacte (et c'est bien parti) on ne voit pas pourquoi les mêmes causes - les mêmes religions - ne produiraient pas les mêmes effets pervers en termes d'injustices sociales, rendues fatales et inexorables de par la volonté divine... « L'opium du peuple », jamais vraiment disparu, revient en force...

Face aux sectes de tout poil, talibanisantes ou bushisantes, on ne peut qu'encourager les recherches scientifiques, y compris du génome. Plus on en fera, mieux ça vaudra, plus on découvrira, c'est en tous cas ma conviction mais aussi les hypothèses de nombreux généticiens, tel Axel Kahn, « *qu'il n'existe évidemment pas un seul gène par caractère physique et psychique, par spécificité comportementale, et que le mécanisme d'influence (des gènes) est combinatoire* » qu'il n'y a pas de gène de la criminalité, pas de gène de la lecture, mais des pratiques sociales qui façonnent des potentialités génétiques...

C'est l'insuffisance des recherches qui nourrit les scientifiques opportunistes, les profiteurs, les journalistes, qui vont surfer sur les incertitudes, les aléas des résultats intermédiaires. Ce sont les pseudo-scientifiques véreux, malhonnêtes intellectuellement, recrutés par des laboratoires peu scrupuleux, à but lucratif, qui sont à l'origine des dérives que Michel Violet dénonce avec force, et on est bien d'accord, naturellement.

Mais il ne faut pas se tromper de cible, et ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain... ce n'est pas parce qu'il existe des chercheurs incompetents et/ou malhonnêtes, relayés par des journalistes et médecins non moins incompetents et malfaisants qu'il faut se méfier et finalement se détourner de la recherche scientifique.

Bien sûr, « science sans conscience n'est que ruine de l'âme », disait Rabelais, il y a bien longtemps... C'est toujours valable... je remplacerais volontiers « conscience » par démocratie, honnêteté intellectuelle, civisme, éthique, mais je garde « science »... Vive la Science !

● **Science, dyslexie et voie directe.**

Mais au-delà des réactions d'humeur que j'ai eu envie de manifester à la lecture de l'éditorial de Michel Violet, parce que je ressentais - à tort ou à raison - une tonalité quelque peu anti-science dans la forme des propos (je vois d'ici Michel Violet bondir et me jurer qu'il n'est pas favorable au retour de l'obscurantisme religieux !) il est sans doute plus intéressant de souligner les analyses subtiles de la seconde partie de l'éditorial, concernant les relations entre les travaux scientifiques traitant du génome et la dyslexie.

Il y a dyslexie, dit-on, lorsque la correspondance graphophonétique se fait mal, qu'il y a difficulté soit pour l'acquiescer, soit pour la dépasser pour accéder à la lecture.

Mais dire par conséquent que l'apprentissage de la lecture est perturbé par une cause, appelée dyslexie, et dire en même temps que la dyslexie est une mauvaise transformation de l'écrit en oral, revient évidemment à dire, d'une part

que ce qui empêche l'apprentissage est un mauvais fonctionnement d'une pratique scolaire, le b.a - ba (la correspondance) mais aussi, d'autre part (mais ce n'est pas dit, c'est du sous-texte) que cette pratique scolaire est obligatoire pour apprendre à lire...

En d'autres termes, la recherche scientifique ne dit pas que les troubles de l'apprentissage de la lecture seraient génétiques, elle dit seulement que ce qui pourrait l'être, ce sont des dysfonctionnements dans les apprentissages des correspondances graphèmes-phonèmes imposés par l'école... (« avec des activations anormales dans la zone située à la frontière des domaines visuels et auditifs chargée de transformer l'information graphique en information phonologique »).

Mais qu'à cela ne tienne ! Merci la science... Supprimons ces séquences fastidieuses de « b.a - ba »... puisqu'elles ne fonctionnent pas bien chez certains sujets apprenants (les dyslexiques) et puisqu'on sait par ailleurs, l'AFL le répète depuis des décennies (mais pas seulement l'AFL) que ces séquences sont inutiles - voire nuisibles - pour apprendre à lire.

Et comment les tenants du dépistage systématique de la dyslexie, qui sont donc les mêmes que les partisans de la correspondance phonème-graphème, ne voient-ils pas qu'ils se mettent en position de fragilité extrême en clamant que la dyslexie serait génétique ? Car, enfin, si c'était le cas, si cette correspondance était génétique, inéluctable comme la couleur des yeux ou des cheveux, il n'y a pas grand chose à faire... et adieu la rente des psy et autres orthophonistes... (à moins qu'on pointe le mauvais gène responsable, qu'on le détruise et le remplace par un bon, obtenant ainsi un organisme génétiquement modifié, un OGM qui apprendrait à lire sans problèmes). Quand on sait qu'on peut apprendre à lire sans avoir recours à ces pratiques scolaires oralo-graphiques préalables et forcenées, pleines d'embûches d'origine génétique, il devrait bien se trouver quelques individus de bon sens pour mettre en cause ces pratiques à haut risque... essayons une autre voie, une voie directe... qui ne provoquera pas ces turbulences d'origine génétique dans la fameuse zone frontière...

● La dyslexie comme symptôme d'un acharnement scolaire.

On est typiquement dans le cas où, selon la bonne formule de Rogers « l'enseignement peut empêcher l'apprentissage ».

Et, finalement - mais peut-être vais-je redire ce que d'autres ont formulé mieux que moi - les propos de l'éditorial de Michel Violet me suggèrent l'hypothèse suivante : et si la dyslexie, identifiée comme troubles de la correspondance

phonème-graphème, était une réaction de l'apprenant au fait que l'enseignement oralo/graphique l'empêche d'apprendre à lire ?

Autrement dit, ne peut-on pas supposer légitimement que l'acharnement à imposer la correspondance grapho-phonétique à un enfant qui veut naturellement trouver du sens à un texte par ses propres moyens, qui veut apprendre à lire, induit chez lui un trouble qui se manifeste dans cette fameuse zone et qu'on appellera dyslexie chez les plus fragiles ?

L'enfant résiste aux stratégies indirectes, improbables et incertaines, qu'on lui impose ; il se cabre, il devient dyslexique, une dyslexie considérée alors comme un symptôme, au sens des cliniciens. Il bégaye ; ces phénomènes de résistance sont connus et décrits dans d'autres secteurs du psychisme humain.

Du coup, en tant que symptôme, la dyslexie serait une conséquence et non une cause. C'est l'inverse de la thèse officielle actuelle. Ce serait - et je reprends les termes de la conclusion de Michel Violet - la manifestation du « *hiatus que l'école introduit entre ce qu'elle fait faire aux enfants pour qu'ils apprennent à lire et ce qu'ils devraient apprendre à faire pour lire.* »

Il faudrait approfondir, naturellement, cette hypothèse ; observer par exemple s'il existe des cas de dyslexie (au sens donné ici à ce mot) chez les enfants qui apprennent à lire « seuls » avant l'école, chez ceux qui apprennent l'écrit d'une langue étrangère sans en connaître l'oral, et bien sûr analyser les stratégies utilisées par les enfants engagés dans les expérimentations AFL/INRP préconisant la voie directe pour rencontrer, dans un second temps, les correspondances grapho-phonétiques. À l'inverse, il faudrait naturellement étudier les corrélations entre les taux de dyslexie et les degrés d'acharnement des méthodologies oralo/graphiques utilisées par les maîtres (et les parents).

Alors... la dyslexie comme preuve ultime que l'AFL n'a pas si tort qu'on le dit de préconiser la voie directe ? L'AFL au secours de la sécu ?

Quand je vous disais qu'il fallait lire l'éditorial de Michel Violet !

Jean DUVERGER